

Résolument engagé dans le travail d'implantation au sein des entreprises, il remporte des succès notables et recrute de nombreux cadres ouvriers de grande valeur. Le centre de gravité des critiques de l'U.C.-IV se déplace donc quelque peu : la cible n'est plus tant la faiblesse du travail ouvrier que son orientation politique. La victoire de l'Union soviétique, le prestige de la résistance confèrent au P.C.F. un ascendant exceptionnel sur les masses ouvrières en France. Aussi, le P.C.I. considère-t-il le travail de fraction au sein de la C.G.T. comme l'axe de son intervention ouvrière. Les militants de l'U.C.-IV dénoncent cette orientation comme une manifestation de « suivisme » par rapport au P.C.F. En ce qui les concerne, ils considèrent qu'il faut diriger les efforts en direction des travailleurs non organisés qui forment la majorité de la classe ouvrière française. Ils voient dans la ligne ouvrière du P.C.I. une nouvelle incarnation de cet opportunisme petit-bourgeois dans lequel il a, une fois pour toutes, sombré. Complétant la « méthodologie organisationnelle », l'orientation privilégiée vers les masses ouvrières inorganisées constitue le second particularisme de base de l'U.C.-IV.

Toutefois, l'U.C.-IV ne se fixe pas pour objectif la construction d'un parti révolutionnaire indépendant de la IV<sup>e</sup> Internationale et de sa section française.

A cette époque, l'U.C.-IV compte en tout et pour tout une vingtaine de militants concentrés dans la région parisienne. Il y a près de huit cents militants au P.C.I., dont un nombre appréciable d'ouvriers révolutionnaires. L'U.C.-IV se conçoit plutôt comme un groupe de pression s'efforçant de démontrer concrètement aux trotskystes français la justesse de sa ligne ouvrière et de sa « méthodologie organisationnelle », en vue de provoquer un regroupement.

Culminant en 1947 (avec 70 militants), après la grève Renault d'avril-mai, qu'elle a déclenchée et dirigée, l'« Union Communiste » va connaître un rapide déclin, puis un complet effondrement.

De 1946 à 1948, le groupe publie un hebdomadaire : « la Voix des travailleurs ». En 1948-1949, un bimensuel : « Lutte de Classe ». Après 1949, c'est la chute libre : les effectifs redescendent à une quinzaine de militants. Pendant près de dix ans, ce sera la traversée du désert : en 1956, il y a en France, en tout pour tout, une trentaine de militants de l'U.C.-IV qui maintiennent l'organisation au prix d'un acharnement exemplaire. Il est vrai qu'à cette époque, les deux groupes français de la scission de 1952 (le P.C.I., section française de la IV<sup>e</sup> Internationale et l'O.C.I., la dissidence lambertiste) ne sont pas beaucoup plus forts. A partir de 1956, paraît la « Voix Ouvrière », journal bimensuel, en fait, feuille confidentielle, confectionnée artisanalement. Ce n'est qu'en 1963 que sortira la « V.O. » imprimée. Le cap des cent militants est atteint au début des années soixante. L'Union Communiste profitera, à partir de cette date, de l'essor général des groupes d'avant-garde, portés par la remontée des luttes ouvrières et l'exacerbation de la crise du stalinisme.

## LES STIGMATES DE L'ISOLEMENT

De 1948 à la fin des années 50, le mouvement trotskyste, dans son ensemble, a connu une période extrêmement difficile. Les pronostics de Trotsky sur l'effondrement du stalinisme au cours de la guerre et sur l'implantation de masse de la IV<sup>e</sup> Internationale se sont trouvés infirmés par les faits.

Malgré les craquements sourds qui se font déjà entendre, les années d'immédiate après-guerre sont les années du stalinisme triomphant. La politique contre-révolutionnaire des partis staliniens aura raison de la vague révolutionnaire qui déferle sur l'Europe. En 1948, au terme de trois années de déception, s'amorce le reflux ouvrier en Europe occidentale. Au cours de cette période, les marxistes-révolutionnaires vont se trouver isolés au sein du mouvement ouvrier comme dans l'intelligentsia, fascinée par le stalinisme. Réprimés conjointement par la bourgeoisie et les staliniens, les groupes trotskystes vont connaître toutes les vicissitudes des périodes noires : abandons massifs, scissions en chaîne, déviations sectaires et opportunistes.

De tous les groupes trotskystes, c'est incontestablement « l'Union Communiste » qui se trouve le plus profondément marquée par cette période. Car, de tous les groupes, c'est l'Union Communiste qui connaît, en raison de sa ligne politique, le plus total isolement :

**Isolément international d'abord :** « L'Union Communiste » a vécu de tout temps, non seulement en dehors de tout regroupement international, mais encore en dehors de toute préoccu-

pation internationaliste concrète. Elle s'est pratiquement désintéressée des tâches d'édification de l'Internationale révolutionnaire. Exclusivement préoccupée des luttes sociales en France, l'U.C.-IV a progressivement contracté « ce point de vue national étroit » qui la rend particulièrement incapable de comprendre les phénomènes nouveaux produits par la lutte des classes.

**Mais aussi isolement, en marge du mouvement ouvrier français.**

La ligne politique que l'U.C.I. oppose à la section française de la IV<sup>e</sup> Internationale s'avère pratiquement anti-syndicale. Contre les militants du P.C.I. travaillant dans la C.G.T., les camarades de l'U.C.I. font valoir que les syndicats organisent l'aristocratie ouvrière et qu'il faut s'adresser prioritairement à la masse des travailleurs non syndiqués, parmi lesquels se trouvent de nombreux ouvriers d'avant-garde que les révolutionnaires doivent organiser indépendamment du contrôle des bureaucrates. Contre le travail de fraction syndicale du P.C.I., les militants de l'U.C.-IV préconisent la diffusion régulière des feuilles de boîtes, permettant de regrouper des contacts, de provoquer des grèves et, éventuellement, d'organiser des ruptures de masse durables par rapport aux syndicats traditionnels. L'expérience du « syndicat démocratique » de Renault, dirigé par des militants de l'U.C.-IV et soutenu par quelques milliers de travailleurs, a montré les potentialités en même temps que la faillite de cette perspective. Nous aborderons ailleurs la discussion sur la ligne ouvrière du P.C.I. et de l'U.C.I. à la lumière des grèves de 47 et des événements qui ont suivi. Nous nous bornerons ici à constater que **le résultat concret de cette tactique à partir de 1949, c'est l'isolement total des militants de l'U.C.I. dans les quelques entreprises où ils sont présents.** (12)

Engagés dans la tactique « entriste », les militants du P.C.I. vivent la période du reflux, immergés dans le P.C.F. et la C.G.T., c'est-à-dire au contact, malgré tout, avec les préoccupations, les aspirations, les espérances du mouvement ouvrier. Il en est de même du groupe lambertiste engagé dans le travail de fraction syndicale.

Les militants de l'U.C.-IV, au contraire, heurtent d'effront les staliniens dans les boîtes, en une période de reflux ouvrier et de toute-puissance du stalinisme. Après la grève de Renault, les staliniens se déchainent : en ce temps-là, l'appareil stalinien est beaucoup plus puissant et plus vindicatif qu'aujourd'hui. Les travailleurs se montrent plus enclins à s'opposer à ces exactions. C'est un véritable ostracisme, ponctué de terreur physique, qui s'abat sur les militants révolutionnaires répérés. A plus forte raison sur ceux qui travaillent à visage découvert. En 1952, la plupart des dirigeants de l'U.C.-IV partent en sanatorium. La situation reste très dure jusqu'au début des années 60. Ces conditions d'existence draconiennes ont déterminé un certain type de militants : courageux, opiniâtre, régulier dans son travail (ce qu'il est convenu d'appeler le « sérieux » de « Lutte Ouvrière »); Mais également routinier, passif, incapable de prendre des initiatives sortant quelque peu du train-train habituel, enclin à réduire ses tâches politiques au travail de propagande et de recrutement.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que le militant de « L.O. » n'est pas cet agitateur inventif, ce « tribun populaire » capable d'exploiter toutes les situations pour développer la conscience des travailleurs ou les mener au combat dont parle Lénine. Cette passivité et cet esprit de routine explique partiellement l'extraordinaire effacement de « L.O. » en Mai 68 : dans une conjoncture de débordement favorable des appareils par la base ouvrière, des militants de « L.O. », pourtant présents dans quelques grandes usines ne se sont imposés nulle part comme cadres organisateurs du mouvement. Si l'on prend au sérieux la remarque de Trotsky « c'est dans la crise révolutionnaire qu'on juge la valeur d'une organisation », force nous est de constater que « L.O. » ne valait pas bien cher.

Tout ceci ne serait pas grave si cette passivité des militants de « L.O. » n'était qu'une séquelle du passé difficile de cette organisation : l'afflux de forces neuves, le développement de l'activité politique dans les conditions nouvelles, infiniment plus favorables au développement de l'avant-garde, permettrait de résorber assez facilement ces carences.

Malheureusement, cette passivité n'est pas conçue comme une carence qu'il faudrait résorber. Loin de considérer leur routine comme une tare, les militants de « L.O. » y voient la marque distincte de la politique prolétarienne, discrète, modeste, sérieuse, et, à long terme, efficace. Inversement, nombreux sont les militants de « L.O. » qui dénoncent les initiatives politiques de la